



Cahiers d'Asie centrale

5/6 | 1998
Boukhara-la-Noble

Marchands et négociants boukhares, 1558-1920

Audrey Burton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/530>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1998
Pagination : 37-62
ISBN : 2-7449-0034-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Audrey Burton, « Marchands et négociants boukhares, 1558-1920 », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 5/6 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/530>

Marchands et négociants boukhares, 1558-1920

Audrey Burton

Commerçants audacieux, les habitants de Boukhara entreprirent au cours des siècles des voyages longs et dangereux, tant pour écouler à l'étranger les produits de leur région que pour en rapporter tout ce qu'ils pouvaient revendre sur place ou dans les divers pays qu'ils traversaient. Entreprenants et débrouillards, ils ne se laissaient démonter par aucune difficulté, d'ordre géographique ou humain.

Tel fut leur succès que, selon plusieurs écrivains modernes, aux XVII^e et XVIII^e siècles, on aurait appelé «boukhare» tout marchand d'Asie centrale ou du Turkestan chinois qui s'aventurait en Russie ou en Chine¹. Ce n'est pas tout à fait exact. Il est vrai que le Turkestan chinois portait depuis longtemps le nom de «Petite Boukharie», ce qui prêtait à confusion, mais c'étaient les marchands du khanat de Boukhara (ou «Grande Boukharie»), et non ceux de Yârkand ou de Kâshghâr, qui maîtrisaient le commerce avec la Russie et la Sibérie russe, tout au moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Les documents russes de l'époque, tel l'édit de 1698 réglementant le commerce en Sibérie, distinguent d'ailleurs les Boukhares du khanat de ceux qu'ils nomment «Boukhares des *taicha*» (Kalmouks)². Et quand les voyageurs russes mentionnent les Boukhares qu'ils rencontrent en Chine, ils précisent généralement leur ville d'origine, ce qui permet facilement de les identifier³.

La Transoxiane se trouvant sur la Route de la Soie, les contacts avec la Chine étaient fort anciens. À l'époque de Timour, près de huit cents

chameaux chargés de marchandises relie Cambalet (Pékin) à Samarcande en un an⁴. Sous ses descendants, la route commerciale de la Chine reste ouverte et en 824/1421 de nombreux marchands accompagnent les ambassadeurs qui s'y rendent⁵. Quant aux relations avec les centres de la Volga, elles sont attestées dès le X^e siècle : selon Allworth, une caravane de 3 000 chameaux et 5 000 hommes arrive à Bulghar en 922⁶. En 1364, des Boukhares et des Khivains sont même impliqués dans le meurtre d'un certain Awakumovich à Nijni-Novgorod⁷.

Malheureusement, même quand nous connaissons leurs noms, nous manquons de données précises sur les individus qui se chargeaient de ce commerce, et nous en avons encore moins sur leur chiffre d'affaires – avant tout, parce que les chroniqueurs des souverains de la région ne jugent pas le commerce assez intéressant pour en parler. Quant aux voyageurs étrangers qui les croisent, ils les évoquent de façon assez floue et décrivent plutôt leurs marchandises. L'information la plus complète se trouve dans les registres de douane et dans les enquêtes menées par les autorités russes et sibériennes à la suite de brigandages. Elles nous permettent de suivre les progrès et les difficultés des Boukhares en Russie et en Sibérie au cours des siècles, ce que nous ferons dans la plus grande partie de cet article, mais elles détaillent généreusement les marchandises, plus que les individus. Pourtant on ne saurait douter que le marchand boukhare type est aussi énergique que capable.

Le marchand boukhare

Celui que le Père Philippe Avril rencontre à Astrakhan en 1690, par exemple, a déjà fait quatre fois les quelque 5000 km qui séparent Boukhara de la Chine. D'autres vont régulièrement, deux fois par an, de Sibérie en Chine, soit 1100 km de plus. Les déserts qu'il leur faut traverser ne les effraient guère, car, disent-ils, « on n'y souffre pas plus qu'on fait en Perse ou en Turquie⁸ ». Quant au danger que présentent les nomades sur la route la plus courte, celle qui mène de Hami à Turfan, Aqsu et Yârkand, mais que l'envoyé du roi de Hami évite parce que les « Hassak » et le « Pouroutes » volent tous les voyageurs, ils n'en parlent presque pas⁹. Avril apprend tout simplement

« qu'on prend dans ce trajet les mêmes précautions pour la sûreté du voyage qu'on fait dans les autres Pays de l'Orient... que les Caravanes sont toujours nombreuses et bien escortées¹⁰ ».

L'agressivité notoire des Kazaks, Turkmènes, Noghays et Kalmouks ne les empêche pas non plus de se rendre en Moscovie ou en Sibérie, malgré le risque de se faire tuer, ou pour le moins dévaliser. Lorsqu'ils doivent quitter leur bateau en plein hiver, le Père Avril et ses compagnons n'osent même pas allumer de feu, pour ne pas se faire repérer des « hordes tartares » qui les dépouilleraient et les réduiraient en esclavage. Mais les Boukhares savent se joindre au train d'un ambassadeur, ou à l'énorme caravane annuelle de milliers de chevaux qui voyage sous la protection de soldats moscovites pour remonter sans danger sur Moscou¹¹. Ils sont tout aussi pratiques que débrouillards. Ils expliquent ainsi au Père Avril comment ne pas attendre près de la Grande Muraille de Chine la permission de continuer sur Pékin :

« si l'on veut prendre des mesures plus seures, on prie quelque Taisa, ou Prince de ces Tartares qu'on trouve sur sa route, d'envoyer sous quelque prétexte, un Ambassadeur à Pékin : ce qu'il accorde facilement pour peu d'honnêteté qu'on lui fasse & c'est à la faveur de ce Député, que les Marchands qui se disent tous de sa suite, entrent librement à la Chine¹² ».

De même, en Moscovie, ils trouvent toujours moyen de se rendre à la capitale malgré les interdictions ou d'y envoyer leurs marchandises sous le couvert d'agents autochtones qui paient des droits de douane et d'octroi bien inférieurs. Leurs concurrents russes et indiens s'en plaignent d'ailleurs amèrement au XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle les fonctionnaires se méfient d'eux, disant qu'ils exagèrent le chiffre de leurs pertes quand ils sont dévalisés par des voleurs pour recevoir une grosse compensation du gouvernement russe¹³, et qu'ils déclarent leurs marchandises comme objets personnels pour éviter les droits de douane.

Au XIX^e siècle, les marchands boukhares sont réputés pour leur patience et leur souplesse. Meyendorff nous les décrit en 1821 peu pressés de vendre : ils restent le temps nécessaire pour obtenir le prix escompté et n'exigent pas de leurs agents en Russie qu'ils reviennent à date fixe. Les agents attendent donc l'occasion favorable et font un profit assez grand pour leur permettre d'en encaisser un tiers à titre de commission, de payer leurs frais de voyage et d'en remettre 30 % net aux marchands¹⁴. Vers la fin du siècle, les Transoxianais diversifient sans cesse leurs opérations selon les besoins du moment. Ainsi un cer-

tain Sulayman Atchildi de Samarcande passe de la production du cuir à la fabrication de cigarettes, de la culture du tabac à celle du coton. Il ouvre ensuite une banque, fabrique de la soie, plante ses propres mûriers pour veiller à la qualité de ses cocons, et finit par devenir marchand de vin, ayant préalablement planté ses propres vignes¹⁵.

C'est leur faculté d'adaptation qui permet aux Boukhares de surmonter tous les obstacles. Ils sont prêts à creuser des puits dans les déserts, à se battre contre des tribus hostiles ou à les amadouer en les payant comme guides, quel que soit le prix. Ainsi, vers 1750, ils donnent 3 pièces d'or par chameau (7 roubles 63 au cours officiel) aux Kazaks qui les mènent à Orenbourg, dans l'espoir d'un voyage sans anicroches, mais cela ne les empêche pas toujours d'être attaqués, volés ou même capturés par d'autres Kazaks qui en font des esclaves¹⁶. En 1820 ils acceptent de payer 6 roubles par ponde, soit 96 roubles par chameau, pour se rendre de Troïtsk à Boukhara¹⁷. Ils continuent à voyager en Russie, en Perse, en Inde et en Chine, même quand l'administration leur interdit d'acheter ou de vendre les articles qui les intéressent particulièrement.

Le commerce avec l'Iran, l'Inde et la Chine

Au XVII^e siècle, par exemple, Shah 'Abbâs II leur défend pendant quelques années d'importer le lapis-lazuli du Badakhshan en Iran, pour stimuler la vente de celui qu'on trouve près de Tabriz. Cela ne les décourage guère, car ils peuvent toujours vendre leurs fruits, leurs oignons, leurs peaux d'agneau de Qarakul, leurs chevaux solides et rapides, leurs chameaux qui, selon Chardin, vont « au grand trot et si vite qu'un cheval ne les peut suivre qu'au galop¹⁸ ». Ils apportent aussi des tapis, des fourrures russes, de la rhubarbe, du musc et du papier de Samarcande qui est fort apprécié, et ils remportent au khanat des étoffes de laine, de la soie et des chevaux de race. En 1739, c'est plutôt du savon, du fil de coton et du calicot qu'ils transportent en Iran où ils se procurent, outre la soie et les tissus de laine, l'indigo, la cochenille et le corail qu'ils achetaient en Inde quand les guerres du Badakhshan ne les empêchaient pas de s'y rendre. Cent ans plus tard, tout a changé. Les Boukhares envoient à nouveau des peaux d'agneau de Qarakul et de la rhubarbe en Iran, ainsi que du thé indien et des châles de Cachemire, et ils en rapportent de l'opium, des turquoises, des châles de Kerman et des tapis¹⁹.

Leur commerce avec l'Inde varie aussi selon les circonstances. Aux XVI^e et XVII^e siècles, leurs fruits et leurs chevaux y sont particulièrement bien cotés, et ils y vendent leurs tapis, tout au moins jusqu'à ce qu'Akbar décide d'encourager la production autochtone. Ils apportent aussi des esclaves et des chameaux et remportent au khanat des mousselines, des cotonnades, des imprimés (chintz : *chit*), des caftans, de la soie, des brocards tissés d'or, des pièces d'argent décoratives et des pierres précieuses. Ils y achètent de la cannelle, du sucre, des plantes médicinales et beaucoup d'indigo, indispensable pour teindre leurs tissus²⁰. Au XVIII^e siècle, de nouveaux articles (cochenille, or et argent en barre et en monnaies, miroirs, cuir russe, laiton, pots en fonte) s'ajoutent aux chevaux qu'ils continuent à livrer à Kaboul²¹. Le coton, la mousseline, l'indigo, le sucre et les pierres précieuses de l'Inde les intéressent toujours au XIX^e siècle, ainsi que le thé vert, et ils y apportent des fourrures, des moutons, des chevaux, de la soie, du lapis-lazuli, de l'or et des esclaves²².

Les marchandises échangées avec la Chine, que Jenkinson ne décrit qu'en partie et par ouï-dire en 1558, restent assez constantes. Les Boukhares livrent toujours des chevaux, soit ceux du Ferghana comme au temps de la dynastie Han, soit ceux des Kirghizes et Mongols qu'ils rencontrent en route. Ils y vendent aussi des chameaux et des moutons, des fourrures et des défenses de morse de Sibérie, du corail et de l'ambre, du jade de Yârkand, du lapis-lazuli, du cuir russe, des couteaux, des fruits secs et des esclaves. Ils en rapportent toutes sortes de cotonnades et de soieries, du thé, de la rhubarbe et des plantes médicinales, des épices et du tabac en boule, de la porcelaine, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent. Ils continuent à vendre des chevaux, des moutons et même des ânes au XVIII^e siècle pour acheter de la rhubarbe, du musc, de l'or et de l'argent. Ils sont encore fort actifs dans le Turkestan chinois au XIX^e siècle, quoique Lehman ne remarque que du thé et des tasses provenant de Chine quand il est à Boukhara en 1841-42²³.

Le commerce avec la Russie

Les produits transportés en Russie et en Sibérie sont d'une grande variété. Ils proviennent des pays avec lesquels les Boukhares commercent, des campements de nomades et du khanat. Il y a parmi eux des articles de première nécessité et des articles de luxe – du bétail,

source essentielle de viande, de lait et de graisse, des chevaux indispensables aux fonctionnaires et aux soldats, des tissus solides à des prix abordables, des fourrures des steppes, aussi bien que des épices, des plantes médicinales, du musc, des soies brochées d'or et des pierrieres. Les marchandises rapportées au khanat sont également variées - miel, aiguilles, miroirs, boucles d'oreilles, peaux tannées à l'écorce de bouleau pour les bottes et les selles, étoffes de laine, défenses de morse, castoréum, peaux d'écureuil, de castor, d'hermine et de zibeline pour doubler les caftans.

Au XVI^e siècle, Jenkinson parle de marchands russes qui apportent à Boukhara des cuirs russes, des peaux de mouton, du drap de laine, de la vaisselle en bois et qui remportent des articles en coton et en soie²⁴. Au XVII^e siècle, les marchands boukhares portent surtout de grandes quantités de cotonnades en Russie ainsi que du fil, de la soie, de l'indigo et des peaux de chèvre. En 1619, par exemple, un nommé Khwâja Ebrâhim porte à Kazan une peau de chèvre, 3 pièces de lin, 5 livres de soie, 21 pièces de soie rayée, 26 rideaux, près de 200 larges ceintures et 1430 pièces de calicot de couleur pour son compte, et près de 400 pièces de tissu pour ses associés. Quand il continue ensuite sur Nijni-Novgorod, il ajoute 1300 pièces de tissu valant 1244 roubles. En 1674 Bayande Bakiev (Pâyanda Bâqi) va jusqu'en Sibérie avec quelque 10000 mètres de tissu valant 3243 roubles sur lesquels il acquitte 10 % de droits de douane²⁵.

Les monopoles d'Etat que les tsars imposent à tout bout de champ ne les découragent guère, bien qu'ils s'appliquent à toute une gamme d'objets qu'ils recherchent et dont la vente, l'achat et l'exportation se trouvent brusquement interdits, depuis la cire et le miel jusqu'aux gerfauts sibériens et autres oiseaux de chasse, en passant par les peaux, les esclaves, l'or et l'argent en barres ou en pièces et toute sorte de matériel de guerre : arcs et flèches, armes à feu, haches et couteaux, ainsi que cottes de mailles et casques²⁶. En 1657, le tsar Alexis interdit l'importation et la vente de la rhubarbe chinoise. Dix ans plus tard il accorde à une compagnie arménienne le monopole de l'importation de la soie iranienne²⁷. Tout cela nuit aux marchands boukhares, mais ils s'adaptent. Ils importent des articles populaires et autorisés, telles les cotonnades chinoises très en vogue en Sibérie. Ils font de la contrebande, ce qui permet à la rhubarbe chinoise d'arriver en Moscovie et en Sibérie jusqu'à l'obtention du premier monopole de l'importation

par le Boukhare Murât Bachin en 1738²⁸. Ils se trouvent aussi d'autres débouchés, ainsi, après l'interdiction de 1667, la Turquie et l'Allemagne pour la soie iranienne, et non plus la Russie²⁹. En ce qui concerne les peaux, par contre, ils sont accommodants : ils renoncent à la zibeline noire de valeur que les tsars se réservent et se contentent de zibeline ordinaire et surtout d'écureuil et d'hermine dont l'achat est autorisé.

Quand les nouveaux règlements accroissent leurs frais ou les empêchent de se rendre dans la capitale moscovite et dans les foires de Makar'ev et autres, mieux approvisionnées et moins chères, ils les contournent, et de plusieurs façons. Vers 1640, par exemple, si l'on en croit leurs concurrents russes, ils confient leurs marchandises à des agents pour les envoyer à Moscou. Ces agents, des Tatars habitant Astrakhan, les font passer pour les leurs, afin de payer l'octroi à un taux moins élevé. Et, arrivés dans la capitale, ils les vendent aux carrefours plutôt que dans des échoppes contrôlées par le fisc pour éviter aussi les droits de vente³⁰. D'autres Boukhares s'arrangent en 1684 pour commercer eux-mêmes à Moscou, bien que l'accès de la capitale soit interdit aux étrangers depuis 1672³¹.

De l'or et des diamants...

Au XVIII^e siècle, les mêmes problèmes (brigandage, monopoles d'Etat, défense de se rendre à la capitale) persistent, auxquels ils font face avec tout autant d'ingéniosité. Ainsi, pour se faire admettre à Saint-Pétersbourg, ils commencent à importer de l'or et des pierreries, articles aussi cotés que rares en Russie. Ils obtiennent la permission voulue en 1739 à condition de payer des taxes supplémentaires, mais profitent de leur séjour dans la capitale pour y vendre toutes leurs autres marchandises, y compris aux marchands étrangers, ce qui est strictement interdit. Ils abandonnent totalement le marché provincial, ce qui pousse leurs concurrents russes à s'organiser contre eux. Quand un certain Azi Niyazgulov (Hâjji Niyâz Qul) tente d'aller à Saint-Pétersbourg en mai 1762, disant qu'il ne trouve pas d'acheteurs pour ses diamants à Orenbourg, les marchands de Toula protestent. Ils expliquent au gouverneur que les acheteurs ne sont pas encore tous arrivés parce que la foire commence à peine, mais qu'il n'en manquera pas car il y a tous les ans des amateurs pour les diamants boukhares. Ils l'assurent que s'il laisse trop facilement partir les Boukhares à

Moscou et Saint-Pétersbourg, il ne viendront plus à Orenbourg, ce qui nuira beaucoup au commerce de la région. Et ils le préviennent que Niyazgulov est capable d'acheter des marchandises à terme dans la capitale, comme l'avait fait Imnazar Maksjutov en 1757, qui les avait remportées dans son pays sans payer ses fournisseurs russes et allemands, faisant ainsi beaucoup de tort au commerce russe en général.

Tout cela convainc les autorités russes. Et quoique le Sénat statue en octobre 1762 que tout marchand boukhare peut aller à Saint-Pétersbourg si sa requête a été soigneusement étudiée par le gouverneur, si la foire d'Orenbourg a eu lieu et si le marchand a des diamants à vendre, il n'est pas sûr que Niyazgulov ait eu gain de cause. De toute façon l'année suivante, comme il s'est avéré que beaucoup de marchands n'apportaient qu'un seul diamant, souvent de qualité inférieure, à la capitale, le gouvernement de Catherine II révoquera totalement la permission du Sénat³².

Le nouveau règlement ne décourage pas les Boukhares. De même qu'au XVII^e siècle, face à l'interdiction d'aller à la capitale, la majorité d'entre eux, résignés, restaient à Astrakhan ou Kazan, de même, au XVIII^e siècle, ils délaissent Tobolsk et Tara pour Troïtsk, la foire de Yamych et Sémipalatinsk, et finissent par commercer sur la ligne de l'Irtych et à Orenbourg qui proposent des facilités de vente et des taux avantageux. Les Russes, en effet, tiennent à faire de la ville d'Orenbourg, dont ils projettent la construction dès 1734, un grand centre commercial pour les marchands d'Asie centrale. Pierre le Grand y pensait déjà en 1718 et le secrétaire en chef Kirillov y revient avec insistance en 1734, disant que ce nouveau centre répondra à leurs besoins, qu'il sera facile à atteindre depuis Tachkent et constituera pour les Russes une étape utile sur la route de l'Inde. Les autorités russes offrent donc aux Boukhares de s'y établir et leur donnent même du terrain pour y construire leurs maisons³³. Cette offre est trop intéressante pour qu'on la refuse mais, si plusieurs familles s'installent effectivement à Orenbourg, les Boukhares n'abandonnent pas Astrakhan de sitôt, parce que le trajet est moins dangereux.

En effet, chassés du Syr-Darya par les Kalmouks, les Kazaks manquent cruellement d'hommes, de campements et de provisions et ils s'approvisionnent en attaquant régulièrement les caravanes voyageant entre Orenbourg et l'Asie centrale. Les marchands courent le risque d'être dépouillés ou capturés, quelle que soit leur origine ou leur

nationalité, persane, turque, arménienne, boukhare ou autre. Et s'ils arrivent à leur échapper, ils n'ont plus les moyens de rentrer : contraints de rester en Russie, ils sont à la merci des autorités qui décident où ils doivent vivre, ce qui ne leur convient ni du point de vue personnel, ni du point de vue commercial³⁴.

Les Boukhares ne se hâtent donc pas d'aller à Orenbourg malgré les efforts des Russes pour les y attirer. La grande majorité continue plutôt à se rendre à Astrakhan, ville plus proche et d'accès moins dangereux. Ils y introduisent, par exemple, les belles peaux frisées des moutons de Qarakul qui y sont inconnues au XVII^e siècle et dont les importations augmentent au point qu'on finit par les appeler peaux d'Astrakhan³⁵. Leur chiffre d'affaires y augmente également, du moins jusqu'en 1739. La valeur des importations boukhares et khi-vaines passe de 3 687 roubles en 1733 à plus de 13 000 en 1734, et culmine à 20387 roubles en 1739³⁶. Les autorités russes ont d'ailleurs fait de leur mieux pour développer le commerce de cette ville, surtout après la période creuse qui suit l'expédition russe en Iran. En 1727, par exemple, le tsar Pierre II abolit la taxe d'exportation sur les objets manufacturés russes envoyés d'Astrakhan à Boukhara et facilite les voyages des marchands russes qui veulent s'y rendre. Il autorise même un résident « tartare » d'Astrakhan, Yadiger Mahler, à devenir *caravân bâshi* d'un convoi allant d'Orenbourg à Boukhara, et lui confie une mission mi-commerciale, mi-diplomatique : demander en son nom la protection du khan boukhare Abu'l-Fayz pour tous les marchands de la caravane³⁷. Yadiger Mahler, en fait de souche samar-candaïse, s'acquitte parfaitement de sa mission. Il rend aussi de grands services à l'ambassadeur russe Beneveni qu'il retrouve à Boukhara et dont la vie est en danger. Le tsar le récompense donc dès 1727 par une décoration, le titre héréditaire de *caravân bâshi* et un terrain, et le renvoie à Boukhara d'où Yadiger revient, à la stupéfaction générale, en ambassadeur d'Abu'l-Fayz³⁸.

Certains fonctionnaires russes soulignent pourtant que le commerce boukhare n'en vaut pas la peine. Les marchands qui vont au khanat souffrent de la chaleur et du manque d'eau en automne, et des attaques des Qara-kalpaks et autres « Tartares » en hiver. Quant aux marchandises que les Russes achètent « en Boukharie », Pierre Couquy les déclare en 1730 peu avantageuses pour le gouvernement, car ils n'essaient même pas d'en rapporter de l'or, de l'argent ou des

pierres précieuses. Il est vrai que les peaux de moutons, de par leur rareté, se vendent bien en Russie, mais elles empêchent la vente de fourrures russes tout aussi belles et propres, et bien plus utiles, car elles protègent mieux contre le froid. La Russie peut bien se passer des cotonnades boukhares, déclarent de même les fonctionnaires que consulte le ministre Vorontsov quelques années plus tard, et puisque les marchands du khanat de Boukhara n'apportent ni or, ni argent, autant se passer de leur commerce et encourager plutôt ceux qu'ils appellent les Kirghizes (les Kazaks), car ceux-ci apportent de l'or, ainsi que des chevaux et de la viande fraîche³⁹.

Compagnies de commerce

Dans son exposé « sur le commerce que font quelques particuliers avec les peuples de la Boukharie », Couquy se plaint avant tout des Russes qui commercent avec Boukhara. Ce sont, dit-il, des commis ignorants, « désespérez et... débauchez ». Ils vendent à n'importe quel prix, n'achètent que des produits bon marché sans s'assurer de la qualité, aussi la rhubarbe chinoise qu'ils rapportent est-elle la plupart du temps gâtée. Enfin ils discréditent les marchandises de leurs concurrents, ce qui fait monter les prix des articles boukhares. Pour y remédier, il faut tout simplement interdire le commerce privé et former une compagnie nationale gérée par des hommes capables qui serviront les intérêts de l'État. Quant aux marchands, puisqu'ils ne font que du tort à l'État par leur conduite, leurs querelles et les articles sans valeur qu'ils achètent et qui rapportent peu de profit, il n'y a qu'à « les renvoyer, s'il le faut, labourer la terre ». Couquy conseille aussi à la tsarine Anne de « chasser de ses états cette vermine d'étrangers qui s'érigent les uns et les autres en Marchands de Bouharie », mais ni Anne, ni ses successeurs ne tiendront compte d'un conseil si cruel et empreint de xénophobie⁴⁰.

En revanche, l'idée de former une compagnie de commerce est adoptée dès 1731 par le ministre Aleksej Ivanovich Cherkasskij, auteur d'un mémoire fort détaillé à ce sujet. Il suggère un capital de 100000 roubles, le nom de *caravân bâshi* et non de *komissar* pour le préposé, des objectifs très précis (y compris rechercher l'origine de l'or boukhare et khivain et les itinéraires qui mènent de Boukhara au Badakhshan et en Inde) ainsi qu'une consigne très stricte ne permettant à aucun marchand de vendre ses produits sans en avertir tous les

autres⁴¹. Son projet est accepté mais la première caravane de la compagnie qui quitte Astrakhan en 1732 est attaquée et dévalisée par les Kazaks près de l'Oural. Le *caravân bâshi*, le colonel Garber, ramène les marchands à Astrakhan, puis va à Saint-Pétersbourg faire un rapport circonstancié sur son voyage. Les autorités russes décident alors de suspendre les caravanes officielles et de pacifier les Kazaks avant de développer le commerce avec Boukhara.

Le rêve de Couquy et de Cherkasskij est abandonné jusqu'en 1759 où il est repris, modifié, par un représentant de la grande noblesse russe, le chancelier Mihaïl Ilarionovich Vorontsov. Celui-ci obtient pour sa compagnie privée le monopole du commerce avec la Boukharie, Khiva et le littoral oriental de la mer Caspienne à partir d'Astrakhan. Mais sa compagnie ferme dès 1762, n'ayant pas réussi à maintenir un nombre suffisant de bateaux sur la mer Caspienne pour satisfaire les marchands faisant l'aller-retour, ni pour défendre son monopole contre ses concurrents. Elle s'était aussi rendue impopulaire par le tarif de 50 kopeks par ponde (16,38 kg) imposé pour le transport des marchandises sur ses bateaux, tarif jugé excessif non seulement par les commerçants concernés, mais même par les fonctionnaires d'Astrakhan qui suggéraient plutôt 9,25 kopeks par ponde, plus 93,25 kopeks par homme⁴².

L'essor d'Orenbourg

Orenbourg entre temps est devenu le grand centre commercial dont Kirillov rêvait. Selon Karl Miller qui sert le tsar à Orenbourg jusqu'à sa mort en 1753, vers le milieu du siècle des caravanes de 100 à 200 chameaux se dirigent encore chaque année sur Astrakhan, ainsi que sur Orenbourg et Troïtsk. D'autres, moins importantes, gagnent Petropavlovsk, les forteresses de la ligne de l'Ilim, ainsi que Tomsk et d'autres villes de la région, mais Orenbourg est de loin le marché le plus recherché. Une caravane de 900 chameaux y serait même allée de Boukhara en 1733, mais puisque la ville n'existait pas encore, il doit s'agir de quelque bourg au confluent des rivières Or et Oural où une foire se tenait déjà à l'époque⁴³. La ville où les Boukhares importent des cotonnades boukhares et indiennes, du coton brut et filé, des cafans, des peaux d'agneau et du salpêtre, des pierres précieuses et du « sable d'or », de la santonine et des fruits secs – Miller décrit en particulier le *kishmish*⁴⁴ – ne date que de 1743. La forteresse de 1734-35,

trop souvent inondée par les crues de l'Oural, a été délaissée dès 1739 pour un emplacement plus en aval, mais ce n'est qu'en 1743 que le gouverneur Nepljuev trouve enfin à Orenbourg un site idéal⁴⁵. La nouvelle ville est terminée en quelques mois et dès 1744 Nepljuev fait construire un énorme bâtiment qui sert de halle et de caravansérail et qui comprend une mosquée, une église, des logements, des postes de douanes, et des centaines de magasins et de dépôts, dont un groupe de 98 réservés aux marchands centre-asiatiques⁴⁶.

Le commerce s'y développe rapidement. Dans son rapport d'août 1749, Nepljuev annonce qu'Orenbourg fait au moins autant de profit que les ports russes et que le 20 mai des marchands « asiatiques » y ont livré près de 6 859 kg d'argent en barres (418 poudes et 22 livres), ce qui est fort encourageant. Trois ans plus tard, pourtant, l'activité ralentit et pour la relancer le gouvernement russe offre une grande concession aux marchands étrangers. Puisque, de toute façon, les marchands autochtones assez riches pour acheter en gros les marchandises importées par les boukhares, khivains et autres manquent, la tsarine Elisabeth permet aux Asiatiques, ainsi qu'à leurs concurrents européens, de vendre leurs articles au détail – ce que toutes les lois précédentes interdisaient strictement. Par ce moyen extraordinaire et temporaire, suggéré par Nepljuev, la tsarine espère faire la prospérité de la ville. L'or de Boukhara est d'ailleurs excellent et puisque la Russie en est toujours à court, il faut absolument encourager les Boukhares à se rendre à Orenbourg⁴⁷. La création d'une foire annuelle favorisera également son essor, ainsi que les tarifs douaniers réduits offerts à tous ceux qui traverseront la Russie pour s'y rendre.

Le résultat ne se fait pas attendre : selon les acheteurs russes qui se rendent tous les ans à la foire d'Orenbourg, les marchands boukhares y vendent pour 10000 roubles de diamants en 1760 et plus de 4000 en 1761. En 1761, entre 200 et 300 marchands boukhares et khivains réussissent à y parvenir à travers les steppes. L'année suivante, malgré les escarmouches qui mettent aux prises Kazaks, Kalmouks et Kirghizes, quinze marchands boukhares intrépides, accompagnés de quelque quarante-deux employés⁴⁸, y apportent 150 ballots de marchandises contenant de l'or, de l'argent et des diamants. L'un d'eux est Niyazgulov, déjà mentionné, qui déclare 9730 roubles de diamants à la douane. En 1782, 82 Boukhares font le voyage et 182 en 1783. Mais les Boukhares ne transportent pas seulement de l'or et des pierreries,

bien que ces articles de valeur soient exempts de taxes et particulièrement appréciés des autorités russes. Entre 1782 et 1785, ils importent et troquent avec les marchands russes de la soie rayée, du velours, du coton filé, des cotonnades unies et imprimées (*bjaz', vybojka buharskaja*), des rideaux faits à Boukhara, des peaux d'agneau et des caftans bien utiles aux habitants de la région⁴⁹.

Ils semblent alors délaisser Astrakhan : dans la table des marchandises importées entre 1777 et 1781, il n'y a pas de peaux séchées ni de cotonnades boukhares, alors qu'il y en avait entre 1746 et 1756. Pas davantage de peaux de mouton ou d'agneau boukhares, alors que d'énormes quantités destinées à la fabrication de chapeaux et probablement de qualité inférieure (près de 49000 peaux valant presque 23000 roubles) viennent des campements turkmènes et de l'Iran⁵⁰. Cela inquiète les autorités russes au point qu'elles envoient à Astrakhan un marchand boukhare d'Orenbourg, Mir Muqim Emiret Badeev, en lui enjoignant de s'informer sur la situation et de faire de son mieux pour développer le commerce. Badeev y passe quelque temps en 1782, soumet un rapport détaillé lu par Potemkine lui-même, et reçoit en reconnaissance de ses services à la couronne l'autorisation d'utiliser une maison et cinq entrepôts de l'Etat à Orenbourg⁵¹. En 1790, Badeev, qui a continué à servir le tsar à Orenbourg et voudrait y obtenir un poste plus important, envoie au président de la chambre de commerce impériale ce qui semble être une copie de son rapport sur les possibilités commerciales d'Astrakhan, qu'il juge intéressantes. Les marchandises qui peuvent y arriver de tous les pays de la région (Boukhara, Khiva, Iran, Inde), des campements turkmènes et des villes de Balkh, Samarcande et Tachkent, sont en effet d'une grande variété, allant des peaux d'agneau et du poil de chameau jusqu'à l'or et les pierres précieuses, en passant par la rhubarbe et le castoréum⁵².

Boukhares russes et sibériens

Badeev n'est pas le seul Boukhare à s'être installé en Russie. Beaucoup, comme lui ou Yadiger Mahler, ont adopté la nationalité russe, et leur rôle est souvent fort important pour le commerce russe et sibérien. Ils résident à Kazan, à Orenbourg, dans tous les forts de la ligne de l'Irtych et de la ligne d'Orenbourg, mais surtout à Astrakhan et en Sibérie. La communauté d'Astrakhan a beau dater du XVI^e siècle, elle n'a pas perdu contact avec son pays d'origine. Elle offre souvent son

hospitalité ou son aide aux marchands qui en viennent. Ses membres vont eux-mêmes régulièrement au khanat, soit pour leur compte, soit pour celui de marchands indiens ou autres résidant à Astrakhan, et ils en rapportent beaucoup de marchandises⁵³.

Quant aux Boukhares de Sibérie, ils jouissent de grands privilèges depuis 1644. L'administration est tenue de les protéger et de les aider quand ils voyagent avec leurs marchandises. Tous sont dispensés du service militaire et de l'obligation d'héberger des soldats. Ils sont exempts de plusieurs impôts, en paient d'autres à un taux moins élevé que leurs concitoyens russes et ne sont pas forcés de servir la couronne. Comme ce sont des sujets loyaux, ni Pierre le Grand, ni Catherine II, qui veulent extorquer tout l'argent possible à leurs sujets et qui leur font payer quelques impôts fonciers, ne leur enlèvent entièrement leurs privilèges⁵⁴. Les Boukhares de Tobolsk, Tara, Tjumen et Tomsk se défendent d'ailleurs énergiquement contre tous ceux qui essaient d'y porter atteinte. En 1785, par exemple, le gouverneur de Tobolsk, Ivan Kashkin, déclare qu'ils ne méritent plus leurs privilèges car le commerce boukharo-sibérien marche parfaitement sans leur aide, mais les Boukhares et les Tachkentais de Tobolsk envoient aussitôt une requête à l'impératrice en expliquant que les tsars leur ont concédé ces privilèges parce qu'ils ont quitté leur patrie et Catherine II se laisse fléchir. En 1787, elle ordonne à Kashkin de leur laisser leurs privilèges, et même de leur permettre de former leur propres tribunaux parce qu'elle veut encourager l'immigration en Sibérie, ainsi que le commerce avec l'Asie centrale. Ce n'est qu'en 1809 et parce qu'il pense déjà à une guerre contre Napoléon qu'Alexandre I^{er} oblige les Boukhares de Sibérie à loger des soldats, à contribuer à l'entretien de bâtiments officiels et à donner à l'Etat le même pourcentage de leur récolte que leurs concitoyens russes⁵⁵.

Les Boukhares de Tobolsk ont en effet bien mérité la reconnaissance des tsars. Ils ont ravitaillé les colons russes en Sibérie aux XVI^e et XVII^e siècles. Ils ont montré à la Russie le chemin de la Chine et permis à leur pays d'adopter d'établir des relations amicales avec les chefs de tribus mongoles. Un nommé Seitkul (Sayyid Qul) Ablin, par exemple, accompagne le premier messenger du tsar à Pékin en 1653. Il connaît bien le chemin puisqu'il l'a déjà fait plusieurs fois et c'est un bon négociant. Il retourne deux fois dans la Ville Céleste de la part du tsar (en 1658 et 1669) et emmène avec lui deux autres Boukhares de

Tobolsk, Seidyak Kulmametov et Rahmangulov Nurumov, aussi fins connaisseurs du marché chinois⁵⁶. Il en rapporte des toiles de damas, de l'argent en barres et des pierres précieuses en abondance, et un gros bénéfice sur la vente des marchandises (fourrures, miroirs, peaux, draps de laine) qu'il avait emportées⁵⁷. Cent ans plus tard, c'est un Boukhare de Tara nommé Shikhov qui commerce avec les Kazaks pour le compte du gouvernement russe. En 1760, par exemple, on lui confie à cet effet près de 2 800 roubles d'articles russes, européens et chinois⁵⁸.

L'essor du XIX^e siècle

Mais pour en revenir aux marchands qui commercent en Russie et en Sibérie à partir du khanat, leurs activités se développent vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e. Pendant les guerres qui suivent la Révolution française et le blocus continental, la Russie dépend d'eux pour les marchandises indiennes et persanes dont elle a besoin. C'est pourquoi elle leur offre de nouvelles concessions. Ainsi, en 1799, elle leur permet d'exporter des pièces de monnaie étrangères, des objets en fer non destinés à la guerre, de l'étain et même du seigle et du blé dont l'exportation était jusqu'alors interdite⁵⁹. Ils remportent donc au khanat du fer, du cuivre, de l'acier et de l'étain et commencent à fournir du coton brut et filé à l'industrie cotonnière russe : plus de 275 tonnes (16813 poudes) de coton brut et 310 tonnes (18 928 poudes) de coton filé à Orenbourg en 1819⁶⁰. Ils profitent de la permission accordée en 1807 pour se rendre aux foires de Nijni-Novgorod, Irbitk et Korenaja. Certains même s'installent à Moscou, tel Galibai Kushalov qui se fait admettre dans la corporation des marchands de première classe et qui ouvre deux magasins à Troïtsk et un à Moscou. Mihaleva évalue son capital à un million de roubles et c'est peut-être pourquoi il préfère vivre à l'étranger : l'émir de Boukhara n'hésite pas, en effet, à puiser dans les biens de ses sujets, ce qui les force, s'ils restent dans l'émirat, à toujours cacher leur fortune⁶¹.

C'est vers la même époque que les juifs boukhares commencent à s'intéresser au commerce extérieur. En 1802, l'un d'eux écrit à ses coreligionnaires de Shklov, en Biélorussie, pour demander à quelles conditions il pourrait vendre ses marchandises en Russie. Il y a déjà quelque temps, explique-t-il, qu'il le fait, mais indirectement, à travers des associés boukhares qui utilisent son capital, et il préférerait s'en

charger lui-même⁶². En 1820, les juifs boukhares ne comptent que « deux riches capitalistes », mais plusieurs autres sont « marchands de soie écriue et de soieries », et, puisque ces articles sont appréciés en Russie, il est fort possible qu'ils les y transportent eux-mêmes⁶³. En tout cas, selon Hagemeister, ils « prennent une part fort active dans le commerce » de la région vers 1836-37, faisant « souvent des voyages jusque dans le Turkestan chinois » car « on ne s'oppose nullement à leur sortie du pays⁶⁴ ». Leur apport au commerce boukhare en Russie devient même si important que le tsar décide en 1833 de leur offrir une grande concession, précisant qu'il est permis aux juifs d'Asie centrale de s'inscrire dans les corporations de marchands russes, alors que les juifs russes ont perdu ce droit depuis 1818. En 1844, ils reçoivent de même le droit de commercer dans les trois foires de Nijni-Novgorod, Korennaja et Irbit, ce qu'ils ne manquent pas de faire, car ils s'arrangeaient déjà pour envoyer des marchandises à Troïtsk et à la foire de Nijni-Novgorod avant 1842. Korennaja les rapproche désormais de Moscou, et leur participation à la grande foire sibérienne d'Irbit leur ouvre encore d'autres horizons⁶⁵. Quant aux juifs boukhares qui rallient le Turkestan chinois depuis Balkh et le Badakhshan, ils continuent à y voyager pendant le restant du siècle, pour s'y procurer des produits manufacturés européens venus sans doute par l'Inde et l'Iran, ainsi que de l'or et du lapis-lazuli⁶⁶.

Pendant ce temps, les autres marchands de l'émirat continuent à jouer un rôle important dans le commerce russe, sibérien et chinois, malgré la concurrence de leurs rivaux de Tachkent et la mauvaise volonté de beaucoup de fonctionnaires russes qui favorisent Tachkent. Ils accusent ainsi les Boukhares d'exporter illicitement l'or et l'argent, comptent sur les Tachkentais pour faire améliorer la qualité des marchandises et baisser les prix, et déclarent en 1809-10 que Tachkent est bien mieux placée pour le commerce avec la Chine⁶⁷. Mais les Boukhares ne se laissent pas démonter. En 1823 ils troquent leurs marchandises à Orenbourg contre une quantité inusitée de cochenille et de draps de laine⁶⁸. Et pendant les années qui suivent, ils ravitaillent les villes situées sur la ligne de l'Irtych presque au même rythme que leurs concurrents de Tachkent, souvent avec des articles de meilleure qualité. La valeur des articles qui arrivent ainsi à Sémipalatinsk de Boukhara et de Tachkent monte de 9000 à 31595 roubles entre 1829 et 1849⁶⁹. Les Boukhares y vont d'ailleurs, ainsi qu'à Petropavlovsk,

par Tachkent, préférant, malgré sa longueur, ce trajet à celui d'Orenbourg, car il leur permet d'éviter la traversée d'un désert (le Qizil Qum ou le Qara Qum), ainsi que la cupidité des douaniers khivains et les attaques des Kazaks de la Petite horde⁷⁰.

D'autres Boukhares vont en Inde, à Yârkand et en Chine chercher l'indigo, les châles de Cachemire, le sucre, les spinelles et le lapis-lazuli badakhshanaï, la rhubarbe, le thé, l'or et la porcelaine qu'ils revendent en Russie et ailleurs. D'autres enfin, installés près de la frontière russo-chinoise, qui, depuis 1738, sont les fournisseurs attitrés du tsar en rhubarbe médicinale de première qualité, continuent à en livrer à ses fonctionnaires jusqu'à 1830 environ. Les quantités qu'ils apportent à Kyakhta (à quelque 200 km au nord-ouest d'Urga) – 32 tonnes 760 (2000 poudes) par an pour commencer, puis la moitié – garantissent au tsar le monopole mondial et un grand profit⁷¹.

À partir des années 1850, la guerre de Crimée, la guerre civile américaine, ainsi que le Grand Jeu et l'inquiétude qu'il suscite dans les centres industriels et politiques de la Russie, accroissent l'importance de Boukhara en tant que fournisseur de coton brut et acheteur de produits manufacturés russes⁷². Les industriels russes adaptent leurs usines au coton centre-asiatique, tout en essayant de persuader les producteurs d'acclimater des graines de coton américain. Peu après la conquête et la création du Turkestan russe, ils essaient d'organiser leurs propres transports pour que le coton leur arrive en bon état et au moment voulu. Hludov envoie des marchandises par la mer d'Aral dès 1850. Vingt ans plus tard, il essaie de former sa propre compagnie de navigation, projet repris par la compagnie Morozov en 1878. D'autres suggèrent un réseau ferré qui desservirait la région. En 1890, la compagnie centre-asiatique de commerce et d'industrie achète des terres riveraines du Syr-Darya pour y installer des plantations modèles. Des compagnies de Galicie cherchent à les imiter, mais le gouvernement impérial les en dissuade, car il tient à garder de bonnes relations avec l'émir et les producteurs boukhares. La loi du 12 décembre 1893 exige ainsi que le coton soit nettoyé et préparé par les industriels locaux⁷³.

Cette loi encourage les marchands boukhares à produire eux-mêmes le coton de la qualité et de la quantité souhaitées par leurs acheteurs russes. Les banques russes leur avancent des fonds à cet effet, ce qui leur permet d'acheter des égreneuses et des cardeuses. La

qualité de leur coton, dont Smirnov parle avec dédain en 1887, s'améliore en conséquence. Ils commencent à produire aussi de l'huile de coton et du savon, et de grandes fortunes s'édifient à Boukhara, comme dans les régions occupées par la Russie⁷⁴. Selon Virskij, l'avènement de la voie ferrée réduit dans un premier temps le rôle de Boukhara, qui perd le monopole du commerce avec la Russie et le contrôle du cours officiel de l'or et de l'argent. Mais la ville se reprend bien vite et fait pour 15 millions de roubles d'affaires avec la Russie en 1891, sans compter son commerce avec la Sibérie, l'Iran, l'Afghanistan, l'Inde, Khiva, le Turkestan russe et les régions occidentales de la Chine. Ainsi les marchands boukhares importent pour plus de 4 millions de roubles de thé, de mousseline et d'indigo de l'Inde cette année-là, dont une grande partie destinée à la Russie et au Turkestan russe. Ils exportent aussi vers la Russie du coton brut et filé, des peaux d'agneau, du thé et de la mousseline pour en rapporter des objets manufacturés, du sucre, des métaux et des objets en métal⁷⁵.

Dans les années qui suivent, les plus grandes fortunes se constituent à Samarcande et dans le Ferghana, où les marchands sont directement encouragés par les autorités russes. Simha ben Fuzail de Samarcande, par exemple, vend des fruits secs, des tapis, des soieries et des toiles de laine aux foires de Moscou, Saratov et Nijni-Novgorod pour son compte et celui de marchands de Boukhara, de Samarcande et autres. Il en rapporte cotonnades et métiers à tisser, ce qui lui permet de fonder sa propre usine de cardage avant sa mort en 1893⁷⁶. Le nombre d'usines utilisant des cardeuses de coton dans le Ferghana monte d'ailleurs, de 2 à 100 entre 1880 et 1901 et de 100 à 132 entre 1901 et 1905, et il y en a 47 dans la région du Syr-Darya en 1901⁷⁷.

Parmi les commerçants qui figurent dans les guides de la région vers 1910, les frères Yushbaev de Boukhara vendent en gros du coton américain et boukhare, des cocons de soie et de l'argent en barres. Pinhas Aronovich Rybakov, inscrit dans la première corporation de marchands russes à Kokand, y vend, ainsi qu'à Boukhara, des foulards en tout genre (soie, laine et coton), du coton brut et filé. Beaucoup d'autres sont à la fois fabricants et commerçants, tels les Poteljahov qui fabriquent du tabac à Tachkent, Mulladaev et Koïnov qui vendent du thé, du sucre, du coton brut et du coton égrené dans leur usine à Turkestan, les Musabaev qui vendent du fer, du coton, des peaux de mouton et fabriquent aussi de l'huile de coton à Namangan, M.A.

Mahmurov qui a un magasin à Krasnovodsk. Les frères Vad'jaev d'Andijan achètent du coton et de la soie brute et vendent à Boukhara, Tachkent et Margilan, ainsi qu'à Moscou, Pétersbourg et Lódz, le coton qu'ils ont cardé dans leur usine⁷⁸.

Mais les marchands de la région ne se contentent pas de devenir aussi fabricants. Ils restent toujours à l'affût de nouveaux itinéraires susceptibles de réduire leurs frais de transport et c'est pourquoi, à partir de 1886, ils font venir le thé de l'Inde à travers l'Iran et le Khorassan et non plus à travers l'Afghanistan devenu trop dangereux et coûteux. Ils changent encore d'itinéraire après l'ouverture du réseau ferré transcaucasien : les cargaisons de thé naviguent de Bombay à Batoum, prennent ensuite le train et le bateau pour traverser le Caucase et la mer Caspienne, et finalement le Transcaspien de Krasnovodsk à Samarcande⁷⁹. Certains marchands réussissent à se faire rattacher au réseau ferré russe pour transporter le charbon de leurs mines vers la Russie⁸⁰. Tous utilisent au mieux les possibilités publicitaires des guides annuels du Turkestan russe. Ainsi quand Bailarbaev annonce en 1910 qu'il peut égrener 1 500 à 2000 poudes de coton (de 24,6 à 32,7 tonnes) et fabriquer 9 à 10 tonnes de feutre en 24 heures, il signale en même temps que son usine a un moteur hydraulique et qu'il dispose de grands entrepôts et de logements confortables⁸¹.

Tout cela leur permet de tenir tête à leurs concurrents russes et tatars. Les registres de la banque russo-asiatique montrent que vers 1913 Ahmed Avazijazov, Mohammed Bahalov, Abdusamit Juldashiev et Faqir Leviev ont un chiffre d'affaires d'un million de roubles, tout comme leur concurrent russe Kurbanov. Il en est de même pour Džura Bek 'Arabov de Boukhara, client de la banque russo-chinoise en 1909, mais Sa'id Ahmed Džanov Ghias Hodžaev de Marghilan, propriétaire de plusieurs usines, atteint, paraît-il, les trois millions. La banque de la Volga-Kama prête de fortes sommes aux Vad'jaev d'Andijan, Tachkent et Boukhara, ainsi qu'à la compagnie de Vladimir Andreev de Moscou⁸². Mais les fabriques les plus importantes sont entre les mains d'autochtones, tels Muminbaev, Hodžaev, Hudâjarbekov, Dautbaev, Poteliahov et Vad'jaev. Et si Ahmet Galievich Husainov de Kazan vend les produits locaux à Nijni-Novgorod, Berlin, Paris et Leipzig, le spécialiste en pierres précieuses, Maman, va de Boukhara en Inde pour affaires et passe ensuite quelque temps à Paris. D'autres marchands de la région vont à Leipzig et même jusqu'en Grande-Bretagne⁸³.

Les marchands autochtones sont aussi entreprenants qu'adaptables. Ils n'hésitent jamais à changer leur stock pour se mettre au goût du jour. Avoir vendu leurs imprimés en Russie pendant des siècles ne les empêche nullement de vendre les imprimés russes dans leur pays dès que le prix en a suffisamment baissé et que les fabricants russes produisent dessins et couleurs susceptibles de plaire. Natan Davidov, fabricant et négociant en tissus, se lance dans la fabrication de savon antiseptique et de thé liquide pendant la Première Guerre mondiale. Il travaille aussi dans le charbon, se faisant au préalable conseiller par des spécialistes⁸⁴. D'autres importent des machines à coudre ou se spécialisent dans l'exportation de peaux d'agneau et de pierres précieuses. L'orfèvre Musaev achète à Moscou une lampe à huile, nouveauté qu'il offre à l'émir de Boukhara, vers 1889, lorsqu'il souhaite émigrer en Palestine⁸⁵.

C'est l'adaptabilité des Boukhares qui leur permet de se renouveler sans cesse au cours des siècles et de continuer leurs activités même les premières années de la domination soviétique, avant l'abolition totale du commerce privé. Énergiques et courageux, prêts à se battre avec des tribus hostiles ou à payer de forts droits de douane pour se frayer passage vers leurs marchés, ils savent distribuer des cadeaux pour entrer à Pékin, utiliser des agents autochtones pour contourner les règlements protectionnistes et s'organiser en coopératives pour lutter contre leurs concurrents, comme le fait Hush Mohammadbaev à Samarcande vers 1905⁸⁶. Grâce à leurs dons d'observation, leur énergie et leur connaissance des langues, ils ont été d'excellents ambassadeurs. Leur chiffre d'affaires augmente durant le XVIII^e et surtout vers la fin du XIX^e siècle quand ils deviennent aussi des industriels, mais l'énergie dont ils font preuve quand ils traitent en millions et qu'ils font partie du comité de la bourse ne fait que rappeler l'énergie d'un Khwâja Ebrâhim ou d'un Irnazar Maksjutov qui allèrent plusieurs fois en Russie pour affaires aux XVII^e et XVIII^e siècles et y retournèrent comme ambassadeurs pour défendre les intérêts de leur pays, les leurs et ceux de toute leur confrérie⁸⁷.

Audrey Burton
Université de Leeds
Angleterre

NOTES

1. J.-F. Baddeley, *Russia, Mongolia, China, Being some record of the Relations between them from the beginning of the XVIIth century to the death of the Tsar Alexei Mikhailovich A.D. 1602-1676*, N.Y., 1919, vol. II, p. 24 ; N.F. Demidova & V.S. Mjasnikov, *Pervye russkie diplomaty v Kitae (Rospis I. Petlina i statejnyj spisok F.I. Baikova)*, Moscou, 1966, p. 146.
2. *Polnoe sobranie zakonov Rossijskoi Imperii s 1649 goda. Sobranie pervoe s 1649 po 12 dekabrya 1825 goda*, (plus loin : P.S.Z.) 42 volumes, Saint-Pétersbourg, 1830, vol. III, p. 508-509. *Taicha/taidzi* sont deux termes utilisés en Russie à l'époque pour se référer aux princes kalmouks, le terme mongol étant *tayiji* et provenant du chinois *tai tzy*. Selon les auteurs de *Russko-kitajskie otoshenija v XVII v.* (Moscou, 1969-72, vol. I, p. 447), ce terme indiquait un descendant de Gengis Khan dans la Mongolie du XVII^e siècle.
3. *Russko-kitajskie otoshenija*, Moscou, 1969-72, vol. I, p. 414.
4. Ruy Gonzalez de Clavijo, *Embajada a Tamerlan*, éd. F.L. Estrada, Madrid, 1942, p. 210.
5. M. Quatremère, « Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre *Matla-assadein ou majma-albahrein* et qui contient l'histoire des deux sultans Schah-Rokh et Abou-Saïd », *Notices et Extraits des manuscrits de la collection du Roi*, XIV/1 (1843), p. 213-215, 216-221, 306, 391. Les marchands d'ailleurs se font passer pour les serviteurs des ambassadeurs.
6. Edward Allworth, « Encounter », dans Edward Allworth (éd.), *Central Asia. A century of Russian Rule*, New York-Londres, 1967, p. 1-60, p. 20.
7. S.V. Žukovskij, « Snoshenija Rossii s Buharoj i Hivoj za poslednee trekhstotletie », dans *Trudy Obshchestva russkih orientalistov*, 2, Pétrograd, 1915, p. 2.
8. Père Philippe Avril, *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine*, Paris, 1693, p. 86. Anonyme, *Beschreibung der Reise auf Siberien und weiter lus Land, Orth und Stelle*, MS. Gl. Kgl. Saml. 2323, 4^o, Det Kongelige Bibliotek, Copenhague, f. 21-22.
9. Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, vol. IV, p. 54.
10. Avril, p. 86.
11. Avril, p. 117. *Akty istoricheskie sobrannye i izdannye Arkheograficheskoiu komisseju*, Saint-Pétersbourg, 1841-1842, vol. IV, p. 214-216.
12. Avril, p. 88.
13. Central'nyj Gosudarstvennyj Arhiv Drevnih Aktov [Archives Centrales d'État des Documents Anciens, ci-après : CGADA], fonds 134, *opis* (catalogue) 1, 1641 *delo* (dossier) 2, fol. 173. *Russko-indijskie otoshenija v XVII v.*, Moscou, 1958, p. 177, 318. Leningradskie Otdelenie Instituta Istorii [Filiale de Leningrad de l'Institut d'Histoire, ci-après : LOII], fonds 36, n^o 553/543, fol. 307a-b.
14. Baron Georges de Meyendorff, *Voyage d'Orenhourg à Boukhara fait en 1820 à travers les steppes qui s'étendent à l'Est de la mer d'Aral et au-delà de l'ancien Jaxartes*, Paris, 1826, p. 246, 245.

15. Menahem Eshel, *Galleriya. Demuyyot shel rashei yehudei Bukhara*, Jaffa, s.d., p. 75, 79-82.
16. Karl W. Miller, *Opisanie vseh v Rossijskom gosudartsve obitajushchih narodov, tak že ih žitejskih obrjadov, ver', obyknovenii, Žilic, odežd...*, 2^e partie : *O narodakh tatarskogo plemeni*, traduit de l'allemand, Saint-Pétersbourg, 1776, p. 68 ; *P.S.Z.*, vol. XIII, p. 498.
17. Meyendorff, p. 239. Quelques-uns s'arrangent d'ailleurs pour ne payer que 40 à 50 roubles par chameau, mais il doivent être prêts à quitter Boukhara avec leurs marchandises en décembre-janvier pour passer l'hiver chez leurs guides kazaks. Les prix baissent vers la fin du siècle, à 2 roubles 50 par poude, donc 35 roubles entre Boukhara et Orenbourg dans les années 80 ; M.N. Annenkov, *Transkaspien und seine Eisenbahn*, Hanovre, 1888, p. 70.
18. Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier Ecuyer, Baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes*, Utrecht, 1712, tome I, livre troisième, p. 619 ; Jean Chardin, *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, 1735, 4 volumes, vol. III, p. 30, 116.
19. Josiah Hanway, *An historical account of the British Trade over the Caspian Sea, with the author's Journal of Travels from England through Russia into Persia, and back through Russia, Germany and Holland*, Londres, 1754, p. 243. Vers 1750 (Miller, *Opisanie*, p. 67) ils en rapportent plutôt du velours, de la *futa* (tissu à châles et à turbans), du safran ordinaire. Jules de Hagemeister, « Essai sur les ressources territoriales et commerciales de l'Asie occidentale, le caractère des habitants, leur industrie et leur organisation municipale », dans Baer und Helmersen (éd.), *Beitraege zur kenntniss des Russischen reiches*, Saint-Pétersbourg, 1839, p. 198.
20. Voir Audrey Burton, *The Bukharans. A dynastic, diplomatic and commercial history 1550-1702*, Londres, Curzon Press, 1997, chap. 13 pour plus de détails sur le commerce iranien et indien.
21. Montstuart Elphinstone, *An account of the kingdom of Caubul*, Oxford, 1972, p. 385-386. Selon Miller (*Opisanie*, p. 67) les Indiens n'achètent pratiquement que des chevaux à Boukhara, mais les Boukhares rapportent de l'Inde des soieries et des cotonnades de meilleure qualité que les leurs, ainsi que des perles, des émeraudes, des *yakhont* (topazes et autres), des épices et du safran.
22. Hagemeister, p. 204. PB. Lord, *Prospects of trade in Turkistan in reference to the contemplated establishment of an annual fair on the banks of the Indus*, (1830 ?), fol. 494-515, L/P & S/5/130, vol. 49 : « Enclosures to Secret Letters from India, March-July 1838 », Oriental and India Office Collection, f. 502b-503a ; I.I. Geier, *Putevoditel' po Turkestanu*, Tachkent, 1901, p. 90 ; Eugene Schuyler, *Turkistan. Notes of a journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara and Kuldja*, Londres, 1876, vol. I, p. 259. Selon G.A. Arendarenko, *Buhara i Afghanistan v nachale 80-h godov XIX veka*, Moscou, 1974, p. 109-110, le prix du thé indien double dans les années 1880 à cause de difficultés faites par les autorités afghanes.
23. Hanway, p. 243. Miller (*Opisanie*, p. 68), explique qu'ils se procurent les objets chinois soit à Kambalyk (Pékin), soit à Khashkar (Kashghar) alors sous protection chinoise ; Hagemeister, p. 204 ; Ben-David, p. 110 ; Alexander Lehman, *Alexander Lehman's Reise nach Buchara und Samarkand in den Jahre 1841 und 1842. Nach*

den hinterlassenen Schriften desselben bearbeitet, und mit Anmerkung versehen von G.V. Helmersen, Saint-Pétersbourg, 1852, Osnabrück 1969, p. 75.

24. Jenkinson, p. 473.

25. N.I. Veselovskij (éd.), *Pamjatniki diplomatskich i torgovyh snoshenii Moskovskoj Rusi s Persiej*, série : *Trudy Vostochnogo otdelenija Imperatorskogo Russkogo arheologičeskogo obščestva*, XX-XXII, Saint-Pétersbourg, 1890-1898, vol. XXII, p. 277-278. *Materialy po istorii Uzbekskoj, Tadžikskoj i Turkmenskoj SSSR*, Leningrad, 1932, p. 134-135. CGADA, fonds 214 *opis* 1, *kniga* (livre) 588, fol. 36a, 37a-38b. Parmi les 960 pièces qu'il transporte, il y en a de 68 mètres de long et plusieurs de 130 mètres. Il transporte aussi 20 livres de coton brut et 40 ceintures en coton.

26. Pour ces articles dits *zapovednye* ou *ukaznye*, voir Burton, *The Bukharans*, chapitres 15 et 16, *pass.*

27. *P.S.Z.*, vol. I, p. 426-427, 665-668.

28. *P.S.Z.*, vol. XI, p. 684.

29. *Materialy*, p. 344-345, 350-351.

30. CGADA, fonds 134 *op.1*, 1641 d.2, fol. 173.

31. CGADA, fonds 134 *op.1*, 1641 d.2, fol. 173. *Russko-indijskie otnoshenija*, p. 177,

318. Les Arméniens et les Grecs font d'ailleurs de même.

32. Arhiv Vneshnih Snoshenii Pravitel'stva Rossii [Archives des Relations Extérieures du Gouvernement de la Russie, ci-après : AVPR], Moscou, fonds 109, *opis* 1, 1762, n° 1, fol. 1b-4a ; *P.S.Z.*, vol. XV, p. 229-234.

33. Selon S.V. Batrakov, *Hozjaistvennye svjazi kočevykh narodov s Rossiej, Srednej Aziej i Kitaem (s XV do poloviny XVIII veka)*, Tachkent, 1958, p. 94, la Sibérie est interdite aux marchands boukhares à partir de 1745 ; G.A. Mihaleva, *Torgovyje i posol'skie svjazi Rossii so sredneaziatskimi hanstvami cherez Orenburg (vtoraja pol. XVII-pervaya pol. XIX v.)*, Tachkent, 1982, p. 4, 12, 15-16 ; *Obzor russkich putešestvii i ekspeditsii v Srednjuju Aziju. Materialy k istorii izučeniija Srednej Azii*, 1^{ère} partie : « 1715-1851 », Tachkent, 1955, p. 6 ; N.G. Apollova, *Ekonomičeskie i političeskie svjazi Kazahstana s Rossiej v XVIII-nachale XIX v.*, Moscou, 1960, p. 108.

34. Mihaïl Chulkov, *Istoricheskoe opisanie rossijskoj kommercii pri vseh portah i granicah ot drevnih vremen do nyne nastojashčego*, Saint-Pétersbourg, 1781, vol. II/3, p. 462. Ainsi, en 1652, les esclaves de 11 nationalités différentes, dont 7 boukhares, 3 « ouzbeks » et 1 badakhshanaï, qui avaient échappé aux Kazaks et s'étaient installés à Orenbourg, sont envoyés vivre en Bachkirie.

35. Chulkov, vol. III/2, p. 65-66 ; John Bell of Antermory, « A journey from St Petersburg in Russia to Ispahan in Persia with an embassy from His Imperial Majesty Peter I in 1715 », dans *Travels from St Petersburg in Russia to diverse parts of Asia*, 2 volumes, Dublin, 1764, p. 46-47.

36. Aleksandr I. Juht, « Torgovlja Hivy i Buhary s Rossiej cherez Astrakhan' (20-40-e gody XVIII v.) », dans R.G. Mukminova (éd.) *Pozdnefeodal'nyj gorod Srednej Azii*, Tachkent, 1990, p. 113-121, p. 117-118 ; Anon., *Beschreibung*, fol. 21-22.

37. Cette mission a lieu en 1727, et non pas en 1728 comme le suggère Žukovskij, *Snoshenija*, p. 167.

38. *P.S.Z.*, vol. VII, p. 682. AVPR, fonds 109, *opis* 1, 1727, n° 2 (août-octobre) ; 1731 ap. n° 3, fol. 1a, 2a ; 1746 septembre, n° 1, fol. 5a-10b ; 1726 13 février – 7 octobre, n°2, fol.1a, 2a.
39. Biblioteka Akademii Nauk, Saint-Pétersbourg, n° 31.7.17, Pierre Couquy, *Réflexions sur le commerce que font quelques particuliers avec les peuples de la Bouharie*, fol.7b, 8a. LOII, fonds 36, n° 553/543, fol. 210a.
40. Couquy, fol. 2b, 3a, 8a-8b, 11b.
41. CGADA, fonds 397, *Komissija o kommercii, opis* 1, n° 314, années 1731-32, fol. 34a-42a.
42. Aleksandr I. Juht, « Torgovye kompanii v Rossii s serediny XVIII v. », *Istoricheskie Zapiski* 111 (1984), p. 238-295, p. 279-286, pass.
43. Miller, *Opisanie*, p. 68-69. AVPR, fonds 109, *opis* 1, 1762 n° 1, p. 68. Selon Mihaleva, *Torgovye*, p. 14, c'est le khan kazak Abu'l-Khayr qui aurait suggéré aux autorités russes de construire une ville à cet endroit pour des raisons stratégiques.
44. *Ibid.*, p. 68-69.
45. *Ibid.*, p. 19, 20-21. Apollova, *Ekonomicheskie i politicheskie svjazi*, p. 111.
46. Mihaleva, *Torgovye*, p. 26-27.
47. *P.S.Z.*, vol. XIII, p. 98-99, 497-498, 655-656.
48. Selon Apollova, *Ekonomicheskie i politicheskie svjazi*, p. 238, le mot russe *koshchei* voudrait dire *prikazchik*, donc employé, agent, représentant d'un marchand, mais c'est peut-être une abréviation du mot *koshevar* utilisé aux XVI^e et XVII^e siècles pour indiquer un serviteur.
49. AVPR, fonds 109, *opis* 1, 1762 n° 1, fol. 11a-b, 7b-10a, 15a-b, 17a, 1b-2a. LOII, fonds 36 *opis* 1, n° 554, fol. 260a-263b. Voir Burton, *The Bukharans*, chapitre 10, pour une description de ces tissus.
50. CGADA, fonds 397, *opis* 1, n° 409. *Ibid.*, n° 410, fol. 26a, 28a-29b, 45b, 60b, 78b, 90b, 102b, 106b, 122b.
51. LOII, fonds 36, *opis* 1, n° 553/543, fol. 110a-b.
52. *Ibid.*, fol. 116b.
53. Aleksandr I. Juht, « Torgovye svjazi Rossii so stranami Vostoka v 20-40 godah XVIII vv. », dans *Istoricheskaja geografija Rossii XVIII v.*, Moscou, 1981, p. 90-145, p. 125-126.
54. *P.S.Z.*, vol. III, p. 446 ; vol. IV, p. 168-169 ; vol. XVI, p. 533-534. En 1764 le Sénat suggère « qu'ils gardent leurs privilèges à jamais » et cette suggestion reçoit l'approbation de la tsarine.
55. N.G. Apollova, *Hozjaistvennoe osvoenie Priirtysh'ja v konce XVI-pervoj polovine XIX v.*, Moscou, 1976, p. 346 ; *P.S.Z.*, vol. XXII, p. 951-952.
56. *Russko-kitajskie otnoshenija*, vol. I, p. 264, 300 ; vol. II, p. 242, 781-782.
57. Pour plus de détails sur Ablin voir Burton, *The Bukharans*, pass.
58. Apollova, *Hozjastvennye svjazi*, p. 322, 332.
59. Meyendorff, p. 250, dit que, pendant le blocus, les Boukhares apportaient en Russie des marchandises anglaises qu'ils s'étaient procurées en Inde. CGADA, fonds 276, *opis* 1, n° 576.

60. Meyendorff, p. 241, 245.
61. *Ibid.*, p. 242, 253, 257. Mihaleva, *Torgovye*, p. 44. N.B. C'est sous le règne de Ma'sum (Shâh Morâd, r. 1785-1800) que les khans de Boukhara prirent le titre d'émir.
62. S. H. Beilin, « Perepiska meždu bukharskimi i Shklovimi evreyami », *Perezitoe* 11(1910), p. 274-281.
63. Meyendorff, p. 173. E. Eversman, *Reise von Orenburg nach Buchara*, Berlin, 1823, p. 83.
64. Hagemeister, p. 239-240.
65. *Evrejskaja enciklopedija*, Saint-Pétersbourg, s.d., tome VIII, col. 206. Joseph Wolff rev., *Narrative of a mission to Bokhara 1843-5 to ascertain the fate of Colonel Stoddart and Captain Conolly*, Londres 1852, vol. II, p. 155, note qu'en 1844 les juifs de Khiva, Kokand et Tachkent vont parfois aux foires de Nižnij Novgorod, Orenbourg et Astrakhan, et s'aventurent même jusqu'à Leipzig.
66. Hagemeister, p. 204-205, 239-240. Voir *The Jewish Chronicle*, 8 October 1880, p. 10, pour une description de la caravane de juifs boukhares armés jusqu'aux dents qui arrive alors à Balkh ; Schuyler, vol. I, p. 259, pour des marchands vendant du lapis-lazuli ; Ben-David, p. 110.
67. *Vneshnjaja politika Rossii XIX i nachala XX veka. Dokumenty rossijskogo ministerstva inostrannyh del*, Moscou, 1974, vol. V, p. 502-503, 617, 620-621.
68. Mihaleva, *Torgovye*, p. 59.
69. Hamid Z. Zijaev, *Ekonomicheskie svjazi Srednei Azii s Sibir'ju v XVI-XIX vv.*, Tachkent, 1983, p. 110-111, 117.
70. Hagemeister, p. 205.
71. *P.S.Z.*, vol. XI, p. 684 ; *P.S.Z. Sobranie vtoroe (s 12 dek. 1825 po 28 feb. 1881)*, Saint-Pétersbourg, 1830-84, vol. I, p. 1339 ; *Vneshnjaja politika*, vol. IV, p. 323-324, 628-632.
72. N.A. Halfin, *Rossija i hanstva Srednej Azii*, Moskva, 1976, p. 382 ; M.K. Rožkova, « Iz istorii trgovlii Rossii so Srednej Aziej v 60-h godah XIX v. », *Istoricheskie zapiski* 67 (1960), p. 187-212, 193, 199, 201, 203.
73. M.K. Rožkova, *Ekonomicheskie svjazi Rossii so Srednej Aziej na 60e gody XIX veka*, Moscou, 1963, p. 88, 89. V.Ja. Laverychev, « Moskovskie fabrikanty i sredneaziatskij hlopok », *Vestnik Moskovskogo universiteta* 1 (1970), p. 53-72, p. 54, 55, 57-60. N.B. Cette loi est promulguée le 29 novembre selon le calendrier julien.
74. *Ibid.*, p. 61-62. *Obzor Syr-Dar'inskoj oblasti za 1887*, p. 167-168. M.M. Veksel'man, « Skladyvanie nacional'noj buržuazii v Srednej Azii v konce XIX i nachale XX veka », *Istorija SSSR* 3 (1987), p. 156-164. *Eodem*, « Deyatel'nost' russkih kommercheskih bankov v Srednej Azii », *Istorija SSSR* 4 (1979), p. 150-164, p. 151-152.
75. *Adres-kalendar samarkandskoj oblasti*, c.1894, p. 178-182.
76. M.M. Abramov, *Buharskie evrei v Samarkande (k 150-letiju organizatsii 'Mahalla-iyakhudijon' – kvartala 'Vostok' 1843-1917gg.)*, Samarcande, 1993, p. 27.
77. A. Dmitriev-Mamonov, *Putevoditel' po Turkestanu i zeleznym dorogom Sredneaziatskoj i Tashkentskoj*, Saint-Pétersbourg, 1910, p. 86.

78. *Adres-spravochnik Turkestanskago kraja s ilustracijami, kalendarum za 1910*, Tachkent, p. 11, 34, 31, 37, 39. Dmitriev-Mamonov, *Putevoditel'*, p. 23, 33 ; *Statističeskij obzor Ferganskoj oblasti za 1905*, p. 59 ; Veksel'man, *Skladyvanie*, p. 158-159.
79. *Adres-kalendar*, p. 183-184, 185-186. G.L. Dmitriev, «O svjazjah Indii so Srednej Aziej vo vtoroj polovine XIX v. (Obzor dokumentov CGA UzSSR)», *Istoričeskij Arhiv* 3 (1962), p. 198-200, p. 199.
80. Benjamin Ben-David, «Natan Davidov-yazzan kalkali mi Turkestan ha-rusit», *Pe'amim* 35 (1988), p. 102-120, p. 118-119. Veksel'man, «Dejatel'nost'», p. 159.
81. Dmitriev-Mamonov, *Putevoditel'*, p. 25.
82. Veksel'man, «Dejatel'nost'», p. 159, 161 ; Veksel'man, «Skladyvanie», p. 160 ; Jo-Ann Ruckman, *The Moscow Business Elite. A social and cultural portrait of two generations 1840-1905*, North Illinois, Deshalb, 1984, p. 53.
83. Dmitriev-Mamonov, *Putevoditel'*, p. 25 ; Schuyler, vol. I, p. 259 ; *The Jewish Chronicle*, 27 June 1845, p. 190.
84. Ben-David, «Natan Davidov», p. 114-115, 117.
85. Information orale reçue de son descendant Shlomo Musaev à Londres, mars 1995, qui dit que son ancêtre aurait transféré son atelier (usine !) à Jérusalem en 1890.
86. *Turkestanskij sbornik*, vol. 523, p. 197.
87. Veselovskij (éd.), *Pamjatniki*, vol. XXII, p. 277-278 ; *Materialy*, p. 134-135 ; Voir Burton, *The Bukharans, pass.*, pour les missions de Khwāja Ebrāhim en Russie en 1638-39 et 1640-46. Selon RE. Matvievskij, «O roli Orenburga v russko-indijskoj trgovli v XVIII v.», *Istonja SSSR*, 3 (1969), p. 98-112, p. 109, Imazar Maksjutov avait commercé en Russie pendant 30 ans avant 1775. Selon Žukovskij, il y alla comme ambassadeur en 1774 et en 1779. Mihaleva, *Torgovye*, p. 66, place son deuxième voyage en 1780.